

 PHILOSOPHIE ET LANGAGE

Lia Formigari

la sémiotique empiriste face au kantisme

traduit par Mathilde Anquetil

MARDAGA

*Werde ich es sagen, endlich laut sagen dürfen,
dass sich mir die Geschichte der Philosophie je
länger desto mehr als ein Drama entwickelte, worin
Vernunft und Sprache die Menächmen spielen ?
Dieses sonderbare Drama, hat es eine
Katastrophe, einen Ausgang; oder reihen sich nur
immer neue Episoden an ?*

(Jacobi)

Avant-propos

Ce livre a deux finalités, l'une plus modeste et l'autre plus ambitieuse. La première est de vérifier l'existence entre la fin du XVIII^e et le début du XIX^e siècle d'un courant de philosophie sémiotique se situant à l'intérieur de la culture allemande, mais qui se rapproche de par son esprit et ses fins de l'empirisme de la philosophie anglaise et de l'idéologie qui domine le débat philosophique en France comme dans d'autres pays du continent au cours de cette même période. L'histoire de la philosophie de tradition idéaliste a eu tendance à occulter cette lignée de recherches, que l'on peut cependant tenter de retracer en prenant pour point de départ la *Sémiotique* de Lambert comme dernière grande tentative de fonder une théorie générale des signes en fonction d'un système des sciences; puis en suivant les parcours théoriques de la psychologie empirique; et en s'arrêtant sur les diverses objections formulées d'un point de vue linguistique à l'encontre du transcendantalisme kantien.

Le deuxième objectif, plus ambitieux, est de discerner les éléments qui ont porté à la crise du modèle empiriste dans la philosophie du langage, et de contribuer ainsi à expliciter les rapports qu'entretiennent la philosophie et la linguistique. En parcourant la voie de transition de l'empirisme à l'idéalisme on est en effet amené à examiner les divergences qui ont fini par sanctionner la séparation entre ces deux branches de savoir tant du point de vue de la méthodologie scientifique que du point de vue institutionnel. Jusqu'à présent, ce processus a été envisagé principale-

ment, si ce n'est exclusivement, sous l'optique du développement de la philosophie transcendantale et de sa projection sur la philosophie du langage. J'ai tenté au contraire d'adopter le point de vue des philosophes qui, à l'époque de Kant et des prolongements idéalistes de la philosophie kantienne, s'efforcèrent d'intégrer les théories du langage dans le cadre défini par la psychologie cognitive en tant que discipline fondamentale d'une philosophie qui se proposait comme réflexion sur les sciences positives.

L'élément théorique primordial de la crise est la notion kantienne de transcendantal, ainsi que les diverses interprétations qu'on en donna lorsqu'on essaya de l'appliquer aux théories du langage. Cette notion remettait en question un modèle cognitif en vigueur depuis environ deux siècles et qui avait produit entre autres ce grand monument théorique que constitue la doctrine sémantique de l'empirisme classique. Locke et ses disciples radicalisaient sans doute la théorie de l'arbitraire des noms, mais ils attribuaient aux mots un terme de référence non-arbitraire en reconnaissant les idées simples comme données premières de l'expérience : les idées simples sont les mêmes pour tous les hommes dotés de bon sens, elles n'ont pas besoin d'être définies, leurs noms ne sont pas sujets à controverse. Bien que l'arbitraire des signes linguistiques soit toujours réaffirmé dans les développements théoriques qui se succèdent de Locke à Herder, la continuité entre signes naturels et signes d'institution y fait cependant toujours figure d'acquis ou même de prémisses. Les qualités ne sont que des signes à travers lesquels les corps se communiquent. La perception est alors une sorte de lecture des signes naturels, des signes de la communicabilité comme les appelle Herder, qui se présentent de façon continue et demandent à être interprétés. Cette théorie générale de la communication par signes naturels, qui trouve chez des auteurs comme Berkeley et Hamann une version théologique et mystique, est, dans sa version sensualiste, à la base de toute la sémiotique de cette époque. Ainsi s'explique l'intérêt accordé au même moment aux résultats de la physiognomonie et aux études sur les signes expressifs des passions, un intérêt partagé par toutes les branches de la culture philosophique et scientifique, de la biologie à l'esthétique. Les signes naturels constituent une information primaire sur le monde. Cette information oriente le comportement humain, c'est le socle sur lequel sont institués les signes linguistiques, et c'est en dernier recours le garant de leur signification. Il y a une rupture *anthropologique* entre le naturel et l'arbitraire car c'est l'institution des signes qui marque l'avènement de l'homme comme animal culturel et la mise en place des processus anthropiques qui concernent la nature elle-même. Mais il ne s'agit jamais

de rupture *gnoséologique* : la philosophie des Lumières, tout en élaborant une théorie de l'arbitraire des signes, se garantit d'une certaine manière sur le versant sémantique grâce à la communicabilité naturelle du monde, qui à la fois constitue le fondement iconique des signes d'institution et permet leur vérification dans le cadre de la pratique.

Il était certes plus difficile d'étendre cette iconicité aux liens syntaxiques en vue d'instituer un isomorphisme entre la syntaxe des langues et l'organisation formelle des représentations primaires et dérivées qu'elles expriment : aucune définition ostensive n'est possible pour les rapports spatio-temporels ni pour les liens de causalité, par exemple. Cependant ce qu'on avait appris de longue date à appeler la « forme » de la langue n'offrait-il pas une garantie d'universalité en mesure de faire de la langue un instrument de science et de connaissance, et donc de garantir le rapport entre le langage et le monde ? L'isomorphisme entre la structure de la pensée et les structures grammaticales, qui avait été théorisé par la grande tradition de la grammaire générale, offrait justement la garantie requise : ce qui explique la cohabitation pacifique (et dans certains cas la coïncidence explicite) entre une gnoséologie « empiriste » et une grammaire « rationaliste ». Le kantisme compromet les bases de cette cohabitation en introduisant une nouvelle notion de forme comme élément transcendantal et donc non-conditionné, ce qui était évidemment inconciliable avec la conception du langage comme élaboration d'une expérience iconique et sémiotique formée et transformée.

Pour schématiser la situation, on peut dire que les réponses au défi lancé par le transcendantalisme aux théories du langage furent substantiellement au nombre de trois. La première est constituée par les diverses tentatives de refonder la grammaire générale en fonction de la logique transcendantale kantienne. Il s'agissait au premier abord d'un simple réajustement, d'une reclassification des formes grammaticales en fonction de la nouvelle table des catégories, mais en réalité cette adaptation introduisait un bouleversement méthodologique important. Tout comme la philosophie se définissait comme une méthode d'approche transcendantale du savoir et se distinguait en tant que telle des sciences empiriques, la grammaire générale (philosophique) déclara l'abandon de la méthode empirique pour reconstituer les conditions transcendantales de la langue. Cette prise de position en faveur de la méthode *a priori* contribua probablement à faire tomber la grammaire générale en discrédit auprès des linguistes de profession à l'époque du comparatisme : ce discrédit finit alors par rejaillir sur la grammaire générale pré-kantienne bien que celle-ci n'ait jamais, et n'aurait d'ailleurs jamais pu, professer aucune méthode *a priori*.

La deuxième réponse fut proposée par la philosophie du langage d'orientation idéaliste. Abandonnant la conception instrumentale de la langue, elle définissait cette dernière non plus comme un dispositif analytique par l'intermédiaire duquel le sujet se rapporte au monde, mais comme une force autonome dont l'efficacité ne dérive ni des structures biologiques du sujet, ni des structures du monde, elle est au contraire elle-même constitutive aussi bien du sujet que du monde. La langue est donc un élément transcendantal de l'expérience. Cette tendance, représentée par Humboldt en particulier, est au cœur du débat linguistique de la *Romantik*.

On pourrait définir la troisième réponse comme potentiellement matérialiste : l'élément non arbitraire des formes linguistiques est attribué à la constitution organique de l'homme. Cette solution était déjà présente de façon implicite chez des auteurs comme Condillac. Sous la poussée du transcendantalisme kantien elle devient explicite chez Herder. Tout en s'opposant à la notion kantienne des formes transcendantales, elle permettait d'introduire, par l'intermédiaire de l'autoconscience corporelle et de son intériorisation dans les langues, un élément d'universalité qui garantissait grâce à son uniformité une grille commune de critères d'identification et de ré-identification des objets et de leurs rapports. La congruence entre le langage et le monde était ainsi assurée tant au niveau «atomique» par une relative iconicité sémantique (ce qui était aussi le cas dans le cadre de l'empirisme classique), qu'au niveau formel. Il m'a semblé digne d'intérêt de raconter l'histoire de cette dernière solution, qui constitue le cœur de la position «métacritique» de Herder mais qui était destinée à rester minoritaire dans une tradition philosophique où toute référence corporelle était condamnée à disparaître ou à être réduite à un épiphénomène de l'activité spirituelle.

L'hégémonie de la seconde des trois solutions dans la culture européenne du début du XIXe siècle sanctionne le divorce entre l'approche spéculative et l'approche empirique face à la langue; cette rupture est théorisée par la linguistique philosophique du romantisme. Ce dédoublement de méthode et d'approche a servi fort longtemps à justifier d'un côté les prétentions spéculatives de la philosophie, qui a tenté de se prononcer sur la nature ou l'essence du langage sans recourir à la médiation des sciences empiriques, et de l'autre les convictions opposées et complémentaires de la linguistique, qui a pensé avoir acquis le statut de science précisément en se séparant de la matrice traditionnelle de la philosophie. Cette seconde prétention s'est affirmée jusqu'à une époque fort récente où les manuels d'histoire de la linguistique dataient infailliblement la naissance de la linguistique scientifique aux alentours des

premières décennies du XIXe siècle. Le travail des historiens de la linguistique de ces vingt dernières années a cependant permis de corriger ce stéréotype. Mais la première prétention, celle de la philosophie lorsqu'elle se confronte directement au langage pour en faire un objet spéculatif, après avoir imposé son propre modèle de Humboldt à Heidegger, est encore largement opérative dans les débats contemporains en philosophie du langage (cf. Auroux & Kouloughli, 1991, 1993) et ce n'est que récemment que les sollicitations de la psychologie cognitive, de la neurologie et de la psychologie de l'apprentissage ont commencé à s'insinuer dans la conscience des philosophes, laissant entrevoir la possibilité d'une recomposition méthodologique après deux siècles de séparation.

Dans ce contexte l'histoire de la linguistique assume ses responsabilités en retissant la toile d'un savoir autrefois unitaire : en repérant les points où la trame s'est effilochée, a perdu ses teintes et son épaisseur, en renouant les fils qui s'étaient cassés. L'échantillon examiné dans ce livre me semble particulièrement significatif car il permet de dégager les prémisses de la crise du modèle empiriste en linguistique. Les textes de Kant révèlent les précédents de la bipartition entre domaine empirique et domaine transcendantal qui s'achèvera avec la première génération des romantiques et suivra l'évolution de l'idéalisme en philosophie. La *Métacritique* de Herder est le témoignage d'une vive réaction contre les fondements théoriques du transcendantalisme. Dans cette œuvre très critique vis-à-vis de Kant on remarque l'affirmation des tendances matérialistes présentes de façon implicite dans les écrits de Herder à partir des années 1770. Tels sont les centres d'intérêt de la première partie de ce livre.

L'étude de cette opposition entre Herder et Kant, de ce débat entre deux méthodes et deux philosophies, m'a amenée à explorer ce phénomène spécifiquement allemand du dernier quart du XVIIIe siècle : la *Popularphilosophie*, suivie quelques décennies plus tard par la rencontre conflictuelle de la tradition d'analyse des idées avec le kantisme et l'idéalisme; j'en rendrai compte dans la deuxième partie de ce livre. Il s'agit d'ailleurs d'un terrain que quelques historiens ont déjà commencé à débroussailler : après les nombreuses études sur l'*Aufklärung* «classique», qui entre les années soixante et quatre-vingts ont porté à une modification radicale de l'image transmise par l'historiographie romantique et idéaliste, plusieurs chercheurs ont récemment entrepris de travailler à une reconstruction des termes exacts de cette confrontation entre la philosophie et une anthropologie désormais sécularisée, et d'une façon générale entre la philosophie et les sciences positives : je me réfère ici aux études de Frederick Beiser (1987), de Joachim Gessinger (sous presse), de Wol-

fert von Rahden (1993), et d'autres encore que nous citerons au fur et à mesure, précédées dans les années 70 par Stefano Poggi (1977). Ce filon de la tradition a longtemps été délaissé en raison du rôle prépondérant accordé aux philosophies de la nature et aux philosophies de l'histoire. Et pourtant, sans une connaissance appropriée des problématiques dont il est porteur, on ne peut guère expliquer un certain nombre d'évolutions qui émergent dans la culture allemande et européenne après la crise de l'idéalisme classique dans la seconde moitié du XIX^e siècle, entre autres la naissance de la *psychologische Sprachauffassung* (sur laquelle Clemens Knobloch [1988] nous a fourni une étude tout à fait exhaustive) et la prise en charge par les philosophes des problèmes de la signification, tandis que la linguistique « glisse vers l'asémantisme », selon l'expression de De Mauro (1969 : 80).

Certaines considérations contenues dans cette préface et dans la conclusion, ainsi que les premières versions des chapitres I et II, ont été présentées à l'occasion de colloques (Paris VII, 1991, Oxford, 1991, Paris Sorbonne, 1991, 1994, Cosenza, 1993) et ont été ou seront publiées dans les actes. Je tiens à remercier les collègues qui ont bien voulu à cette occasion en discuter les contenus, de même que Francesco Ferretti, Maurizio Maione et Maria Tani, étudiants de troisième cycle dans la faculté de philosophie où j'exerce, qui, en fréquentant mes séminaires ces deux dernières années et en travaillant pour leurs thèses sur des thèmes affines, m'ont souvent contrainte à préciser et ainsi à clarifier, avant tout à moi-même, les positions en cours d'élaboration. Je remercie encore Mathilde Anquetil, qui s'est occupée de la traduction, pour sa patience amicale et sa compétence professionnelle. Ma gratitude va aussi à Italo Cubeddu auquel je dois de nombreux éclaircissements sur des points de philologie kantienne; à Antonino Pennisi dont les études sur les pathologies linguistiques aux XVIII^e et XIX^e siècles ont souvent croisé mes propres recherches sur le débat philosophique de la même époque et m'ont permis de fureter dans les « laboratoires » où l'on élaborait et soumettait à l'expérimentation les positions théoriques rapportées dans ce livre; et enfin *last not least* à Sylvain Auroux, qui a bien voulu relire le manuscrit de ce livre.

Lia Formigari
 Dipartimento di Studi filosofici ed Epistemologici
 Università «La Sapienza» (Roma I)
 Villa Mirafiori
 Via Nomentana 118
 I-00161 Roma

PREMIÈRE PARTIE

CRITIQUE, MÉTACRITIQUE, THÉORIE DU LANGAGE

1787-1799